

Critique de STUDIO

Le Monde

Le 07 Mars 1997

Sollers, solitaire

Lui a-t-on suffisamment reproché de préférer l'exhibition au recueillement ? Ces ricanements ! Et ces imprécations ! Bouffon, provocateur, retourneur de veste, dévot à la foi cathodique ! En proie aux doutes, il aurait pourtant suffi de relire quelques pages d'un roman au titre prémonitoire, *Une curieuse solitude* (1958) : à vingt-deux ans, Philippe Sollers y confessait son sentiment « d'être désormais aussi loin que possible de l'agitation et du manège du monde », de s'être retiré du jeu « pour en voir les derniers effets ». Il suffisait aussi de replonger dans le texte magnifique que lui consacra Roland Barthes, *Sollers écrivain*, en 1979 :

« Nous acceptons les particularismes, mais non les singularités ; les types, mais non les individus. Nous créons des chœurs de particuliers, dotés d'une voix revendicatrice, criarde et inoffensive. Mais l'isolé absolu ? Celui qui n'est ni breton, ni corse, ni femme, ni homosexuel, ni fou, ni arabe, etc. ? Celui qui n'appartient même pas à une minorité ? La littérature est sa voix... »

L'écrivain vit dans une société « où la solitude elle-même, en soi, est considérée comme une faute ». Virtuose esprit encyclopédique, funambule et jongleur, habile à cheminer du même pied sur la périphérie et au centre, à jouer l'irrécupérable sans se laisser marginaliser, à s'exprimer sur son temps en tressant des louanges aux poètes qui s'épanouissent en retrait des choses du monde, soucieux d'être à la fois acteur et spectateur, Philippe Sollers a donc repris du champ.

« J'ai rarement été aussi seul. Mais j'aime ça. Et de plus en plus » : ainsi commence Studio, son nouveau roman... Relisez donc Victor Hugo, qui savait bien que « l'inspiration est suspecte de liberté » et que « la poésie est un peu extra-légale ». Ou Pierre Michon, pour qui « l'obéissance n'est pas une qualité d'homme de lettres ». Est-ce une recollection, une déroute ? Sûrement pas. Un repli stratégique, peut-être. Les prophètes cherchent la solitude, mais non

l'isolement. S'ils foncent dans le désert, c'est pour penser aux multitudes. Traquer les sensations neuves de l'universel. Affronter les vertiges de la liberté. Se sentir « je », c'est-à-dire « autre », pour réinventer le don. Surmonter le dégoût de soi pour découvrir l'alchimique réciprocité. Cette chasse au bonheur qui déguerpit, c'est la mission que se sont toujours donnée les poètes. Déjà, Sollers, dans *Paradis* :

« ... c'est par tous les jours si rose le point sensible est là rythme
poésie mélodie la capacité de dire l'ouïe et pas seulement d'écouter
d'entendre c'est là qu'est le risque rilke le défi sirène harmonie... »

Puis, plus prosaïquement, mais sans renier les tourbillons de langue, ni l'impertinence, se présentant ainsi, dans *Les Folies françaises* :

« Je, Philippe Sollers, écrivain, Bien réveillé, lucide en bite, calme, allongé, la plume en main... »,
il dira ses désirs.

Studio, ce travelling arrière sur l'agitation collective, baigne dans une lumière qu'il courtise depuis quarante ans. Jouissance des mots, fusion des corps et des syllabes, quête effrénée du « lecteur bénévole » de Stendhal, appel au sauvetage du crâne de Mozart, des lettres de Van Gogh, errances d'enfers en paradis, refus des orgasmes normalisés, protection des héritages culturels, méfiance du social et guerre du goût, odes au verbe et à la chair, à la Vierge et à la mémoire, à l'enfance. Et ainsi de suite. Que sait-il faire encore ? Rager contre le règne du parasitage, la régression des mœurs, la colonisation des systèmes nerveux, l'apothéose des bateleurs du non-dit. Affoler les micros, décorer les sans-culottes, désarmer les sans-pensées, appuyer sur la touche « désabusement classique », garder son sang-froid, morose. Homme pressé, mais contemplatif né, hédoniste las des cris et des convulsions, il fait confiance à des termes qui déclenchent sa rêverie : peau, rires, caresses, lilas, rosiers sauvages, refuge.

« Hier, écrit-il, après avoir traversé la ville en tous sens, j'ai arrêté la voiture sur les quais, j'ai marché une heure dans le froid au bord du fleuve, je suis repassé vite par les deux parcs principaux, et retour en fin d'après-midi sur mon lit, sommeil immédiat, facile, je m'endors, c'est vrai, où je veux, quand je veux. »

Où je veux, quand je veux : c'est la signature du poète. Son acte de foi.

« La poésie, on ne la fabrique pas, on la vit, on la respire, on l'habite. »

C'est le cri de l'âme étouffée qui se révolte, le souvenir du message maternel :

« Continue, n'aie pas peur, suis ton chemin, peu importe où il mène, ne doute pas, ne te retourne pas, laisse dire, tiens-toi à la verticale. »

Vivre sa vie, avec la farouche volonté de ne rien céder à la mort, ni aux « révolutionnaires en carton, prêtres, magistrats, militaires, esprits bornés du temps, confusion du cul et du con, grimaces, conformisme, clans, fric, bavardages, flics, bestialité subie, asphyxie ». Ne jamais accepter la fin, choisir son jeu, édifier sa règle, écouter saint Paul : « Ils périront, mais toi tu persistes ! » Tel est l'Homo Sollers. Indomptable.

Comment résister à la négativité contemporaine ? Dans les livres de Sollers, on entre dans la clandestinité, on adhère à une société occulte, on devient agent secret. Agent secret de sa propre existence. On se retranche dans son studio. Lieu magique : à la fois garçonnière, atelier d'artiste, rendez-vous des techniciens de la radio, de la photo, du cinéma. Refuge et repaire, lieu de réflexion, d'observation, de décryptage, de gamberge. Lieu propice à la Révélation. Le narrateur, ici, s'est choisi deux phares, deux guides susceptibles de l'aider à passer dans un autre monde : Friedrich Hölderlin et Arthur Rimbaud.

Complices de rêveries pour notre promeneur solitaire ? Certes. Le premier s'est fait cueillir à Bordeaux (tiens !) : on l'imagine allongé au bord de la Garonne. Le second, lui aussi, flâne loin de chez lui, un matin de février aux environs de Londres. Ils ont eu de gros ennuis, tous les deux. *Hölderlin* s'est heurté à la bigoterie provinciale de son Allemagne natale, il n'a pas pu aimer Suzette qui était mariée à la banque de Francfort, il est incompris, au bord de la folie. Rimbaud a reçu une balle de revolver en Belgique, connu des gens bizarres, écrit un petit livre sur l'enfer et médite.

Mais ce qui les rapproche du héros vrai de *Studio*, ce roman vrai, c'est quelque chose de plus profond, plus troublant : le silence, la voyance, l'enfance. Loin des petites amoureuses d'antan, ils suffoquent tous trois dans un désir d'harmonie avec la nature, dans

la nostalgie d'une Grèce antique où les dieux aidaient les hommes à bâtir une civilisation olympienne, dans le culte d'une poésie susceptible de faire sentir l'essentiel, la transcendance, la part divine de l'individu. Il leur faut, pour passer de l'Ici à l'Ailleurs, faire le deuil d'un certain monde décadent

(« Soudain, vers la fin du vingtième siècle, au milieu de richesses considérables d'ailleurs gaspillées, le lien social se dénoua... Pouvoir, Mensonge, Crime, Dieu, Satan, Trafic, Sexe, Mort, Argent, toutes les vieilles majuscules de la grande roue habituelle continuaient à tourner, mais, semblait-il, à vide. »)

Il leur faut se défier d'être eux-mêmes des dieux, se dépêtrer de la lâcheté de l'univers des adultes, « faire un trou à la nuit », choisir la fréquentation des dissemblables, échapper à l'ambiguïté historique du passé et à l'emprise morbide des mères, si promptes à choyer leur petit, à veiller comme un fossoyeur sur leur agonie. L'un guetté par l'internement, mimant la dévotion absolue à sa vénérable génitrice ; l'autre, qui se montra un jour nu à la fenêtre de sa chambre de bonne, sujet aux visions, proie pour l'amputation.

Si Studio, roman de critique sociale, credo poétique et cinématographique, distille entre tours et détours des moments d'émotion, c'est parce que Sollers s'y livre tel quel. On ne pourra pas parler de frime à propos de ce petit garçon qui apprend à souffrir à douze ans lorsqu'on lui perce le tympan

(« Je suis drainé et dragué, anticipation de la décomposition et de la sanie qui m'attendent au bout du voyage »),

ce corps d'enfance à sauver coûte que coûte, et qui se répète encore aujourd'hui : « Je mourrai de ma mort, pas de la leur. » Ni à propos de cet aveu d'une idylle espagnole, eucharistie, quand il avait quinze ans, avec une Maria qui en avait vingt-huit :

« Pas un arbre contre lequel on ne se soit serrés, embrassés... Honte, remords ? Rien du tout. »

Eblouissement, innocence. Il court encore. Sauve qui peut (la vie).

Car oui : il y a du Godard en Sollers, et vice-versa. Le cinéaste suisse est né coiffé : Dieu et Art dans son nom. Philippe Sollers est un pseudo : l'alliance de sollus et de ars, en latin. « Tout entier art ». Chez l'un, comme chez l'autre, acharnement à vouloir être l'ethnologue de nos vies quotidiennes pour vitrioler tout ce qui enlise le monde dans l'habitude de l'abjection. A dénoncer la civilisation du cul et du slogan, la fin des sentiments. A se faire « peintre en lettres » pour raconter la guerre des sexes, le combat des hommes contre

les femmes, les deux ou trois choses qu'ils savent d'Elles, la visite du Louvre en neuf minutes quarante-cinq secondes, les paradoxes de *La Chinoise*, le mystère du *Trou de la Vierge*, l'interdit de la représentation, l'énigme des origines, le désir d'enfant, la puissance de la parole, l'impuissance devant Shakespeare, l'angoisse métaphysique, la pâmoison face au ciel, aux arbres, à la lumière, le besoin de reprendre un envol. Fraternité de penseurs, d'artistes et de farceurs, adeptes de la facétie verbale et de la citation. Passeurs en fraude de la confession intime, orchestrateurs discrets de l'émotion.

D'une oeuvre à l'autre, histoires d'eaux-fortes, films, romans, essais usant du collage, de l'allusion, de l'illusion, du tableau, du jeu de mots, de l'image, Sollers et **Godard** se rejoignent dans la même réticence à raconter une histoire comme en réclament les jurés de prix littéraires ou les producteurs. Ils optent pour une somme d'histoires, un entrelacs de situations, une façon d'éveiller ou de réveiller, de secouer ou de déranger, de « provoquer » un ravissement. Bardot est comparée à l'Eve de Piero della Francesca, la France des Folies françaises à la Suzon de Manet. Quant à **Hölderlin** et **Rimbaud**, **Godard** les a rencontrés. Dans *Pierrot le fou*, ce credo romantique et libertaire où Belmondo-Karina se réfugient dans le musée imaginaire des arts et de la littérature, il cherche à remplacer le désordre ambiant par la logique des livres, prône la fuite hors de « ce monde pourri et dégueulasse » : un bateau ivre, en direction de « la mer mêlée au soleil ». Dans *Le Mépris*, cette histoire d'un film qui se fait et d'un couple qui se défait, l'urgence à convoquer le fantôme d'**Hölderlin** dans une civilisation paralysée par les névroses, pour redonner un sens au monde, une inspiration divine aux odyssées humaines.

Strophes de solitude pour le JLG de *la nouvelle vague* et pour le S. du *Coeur absolu*. L'amour, sous toutes ses formes, comme différentes versions d'un scénario en couleurs, avec arrêt sur image. L'un chuchote : « Je suis une légende... mériter enfin le nom que je m'étais donné... un homme rien qu'un homme et qui n'en vaut aucun mais qu'aucuns ne valent. » L'autre trace : « **Les jugements à votre sujet finissent par se contredire à chaque instant et s'annulent : vous êtes sauvés.** » Musique.

JEAN-LUC DOUIN